

NON C'EST S'AIMER
TROIS LETTRES QUI AFFIRMENT,
TROIS LETTRES QUI DISENT STOP,
QUI ARRÊTENT, QUI PERCUTENT.
UN PALINDROME SANS ÉQUIVOQUE.
À LA MANIÈRE D'UN S.O.S VU DU CIEL,
CE NON DEPUIS LA RUE, INTERPELLE.
CE NON NE LAISSE PAS DE DOUTE,
IL EST SANS APPEL,
IL NE DIT RIEN D'AUTRE.
NON C'EST NON, Y'A PAS À NÉGOCIER !
GRANDES, PUISSANTES, CES LETTRES
ASSURENT LEUR POSITION,
LEUR LÉGITIMITÉ, LEUR NÉCESSITÉ.
C'EST UN CRI LANCÉ DANS L'ESPACE PUBLIC.
NON COMME PREMIÈRE DÉFENSE,
FACE AUX VIOLENCES,
FACE À LA DOMINATION,
FACE À L'EXCLUSION
ET À L'IGNORANCE DU SUJET.
NON COMME ACTE DE LIBERTÉ.
NON POUR INVITER AU QUESTIONNEMENT,
AU DIALOGUE ET À LA PRISE DE CONSCIENCE.
S'AIMER SOI C'EST S'AIMER DANS SON CORPS,
EN TANT QU'INDIVIDU,
C'EST S'AIMER À DEUX, À PLUSIEURS,
C'EST S'AIMER SANS DANGER.

NON C'EST S'AIMER EST UN MESSAGE FÉMINISTE,
MILITANT ET OPTIMISTE POUR LE RESPECT ET L'ADELPHITÉ*

* Adelphité : Sans distinction de genre, l'adelphité englobe la fraternité et la sororité,
les absorbe même, pour fédérer autour d'une même cause.

É D I É T O

C'est un NON percutant qui s'impose dans l'univers familier des habitants du quartier, qui interpelle les passants et les Bisontins d'un jour, sur la vitrine de la pharmacie Baratte, au rez-de-chaussée de la Maison Victor Hugo.

Un NON monumental qui s'affiche comme un pamphlet inscrit clandestinement pendant la nuit mais qui, en réalité, est un manifeste collectif. Une voix forte, une voix claire contre les violences faites aux femmes, dénoncées chaque année, le 25 novembre.

Interpeller et sensibiliser, telle était la volonté commune de l'artiste Caroline Pageaud et de la Ville de Besançon, lorsque ce projet a vu le jour à la fin de l'été 2021.

Se mobiliser pour la lutte contre les violences faites aux femmes, mais comment? La réponse de l'artiste a été multiple, son œuvre protéiforme. Elle est à la fois une création éphémère sur la vitrine du 140, un recueil de témoignages de travailleuses sociales et un cycle d'ateliers avec les femmes hébergées par les associations.

Dans le dialogue, dans l'écoute, dans l'échange, Caroline est allée à la rencontre des associations, des professionnelles et des victimes. Pas à pas, nourrie par les mots, les entretiens, les lectures, elle a construit son raisonnement.

De ce travail d'immersion et d'information a émergé un ensemble de propositions touchant chaque partie : les victimes, les travailleuses sociales et les témoins que nous sommes tous et toutes. D'une mobilisation ponctuelle, ce NON est finalement devenu, au fil des rencontres et des projets, le point de départ d'une collaboration plus longue avec les associations.

Sur la vitrine du 140, l'artiste s'est confrontée à une question évidente : comment donner corps à l'inimaginable, à l'indicible? Comment interpeller en donnant lieu à la réflexion, à la prise de conscience?

Elle qui est plutôt attachée au figuratif, elle qui évolue dans un univers narratif, elle a choisi les mots plutôt que les formes pour dire l'ineffable. Usant d'une formule qui fait mouche dans l'espace public – par sa taille et sa présence affichée, l'artiste brandit le langage comme une arme de guerre.

Le lieu investi est lui-même emblème de combats. Les discours et les engagements de Victor Hugo sont le support du refus. Le NON est une barrière contre les injustices, contre les violences, pour la dignité.

À la veille du procès pour Razia Askari assassinée il y a trois ans à Besançon, en pleine rue, par son mari, ce NON nous rappelle aussi la cruelle actualité du combat, quotidien, vital.

106 homicides conjugaux ont été perpétrés en 2020. Parmi ces victimes, 90 étaient des femmes. Si le nombre de féminicides a baissé en 2020, la violence intra-familiale et conjugale semble avoir dramatiquement augmenté pendant le confinement. C'est notre voisine, c'est votre sœur, c'est notre amie, c'est ma collègue de travail.

C'est peut-être vous?

LES LIEUX D'ACCUEIL ET D'ÉCOUTE

Solidarité Femmes 25

SOLIDARITÉ FEMMES 25 DE BESANÇON a été créée en 1980, à l'initiative d'un « Groupe Femmes » bisontin, composé de militantes féministes qui venaient en aide bénévolement aux femmes victimes de viol ou de violences conjugales. Elles ont obtenu la création d'un Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale (CHRS) le 1^{er} février 1982. Cette structure a vu le jour grâce aux financements de la DDASS, du CCAS, du Conseil Général, de la CAF, de la Mairie et du Ministère du Droit des Femmes. C'était à l'époque le seul lieu spécifique à Besançon accueillant des femmes victimes de violences conjugales et leurs enfants. Ce CHRS disposait alors d'un seul appartement permettant un hébergement. L'association a grandi, le CHRS dispose désormais de **33 places** pour femmes et enfants répartis dans **10 appartements** et pris en charge par une équipe de **12 salarié.e.s**. **Un emploi supplémentaire** permet désormais un accueil de jour sans rendez-vous à l'association et lors de permanences à Baume-les-Dames, Morteau, Pontarlier et Valdahon. L'association effectue également des missions de prévention et de formation auprès de publics jeunes ou professionnels. **Une vingtaine de bénévoles** participent à l'activité en tant qu'administratrices, tuteurs et/ou en animant différents ateliers à destination des personnes accueillies.

Le Roseau

LE ROSEAU, fondé le 1^{er} juin 1965, accueillait à l'origine des femmes seules sortant de prison ou en danger de prostitution. Le bâtiment construit en 1975 disposait de 23 places au total et proposait une prise en charge collective : chambres, cuisine centrale et une salle à manger avec personnel. Les femmes à l'époque manquent de formation, l'insertion par le travail devient un défi majeur. Un atelier de réentraînement au travail est créé en 1984. « Avec le GARE BTT, le Roseau contribue à créer BTS (Besançon Techniques Services). Un atelier de mécanique pour les femmes symbolise ce que certaines appelaient : « le féminisme de l'association ». Il existe toujours.

La Blanchisserie, la restauration, un organisme de formation et l'atelier Maryse Bastié sont créés en 1988. Grâce au RMI et à la loi Besson, les personnes sont accueillies au CHRS et bénéficient de l'aide sociale. Depuis, les cartes ont été rebattues, les compétences partagées, des sigles se sont ajoutés. On est passé d'une logique de foyer à une logique de résidence, plus d'ouverture, plus d'intimité.

Aujourd'hui l'offre d'hébergement du CHRS Roseau s'est développée :

15 studios en regroupé sur le site et **16 appartements** en diffus (colocation et studios),

30 places de mise à l'abri pour les femmes avec enfants de moins de 3 ans,

21 places d'hébergement d'urgence dédiés à l'accueil des femmes victimes de violences,

27 places en appartement diffus dédiés à l'accueil de couples et hommes seuls avec enfants.

Hébergement et présence 24h/24h

Accompagnement social global à et vers l'autonomie :

Aide à la subsistance / Accès aux droits, accompagnement administratif et juridique / Accès aux soins et présence d'une psychologue / Accompagnement à l'insertion / Atelier bien-être et estime de soi...

Prestations spécifiques :

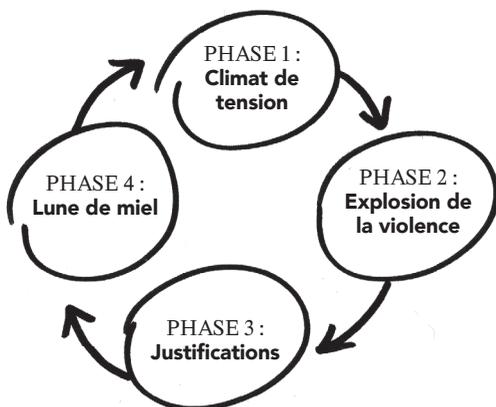
Ateliers d'aide au retour à la vie active / Action logement et appui au « savoir habiter » / Soutien à la parentalité / Animations collectives favorisant l'inclusion sociale, l'accès à la culture et aux loisirs...

LA VIOLENCE C'EST QUOI ?

Les violences au sein du couple se définissent comme des situations où les faits de violences sont à la fois récurrents, souvent cumulatifs, s'aggravent et s'accroissent (phénomène dit de la « spirale ») et sont inscrits dans un rapport de force asymétrique (dominant/dominé) et figé.

Elles diffèrent des disputes ou conflits conjugaux où deux points de vue s'opposent dans un rapport d'égalité et ne sont pas le symptôme d'un couple en difficulté. Dans les violences, il s'agit d'un rapport de domination et de prise de pouvoir de l'auteur sur la victime. Par ses propos et comportements, l'auteur veut contrôler et détruire sa partenaire. Ces violences créent un climat de peur et de tension permanent.

La violence conjugale touche tous les milieux sociaux et culturels. Il n'existe pas de profil type de femme victime de violence conjugale, toute femme peut un jour dans sa vie se retrouver sous l'emprise d'un conjoint, ami ou partenaire violent. Mais l'histoire personnelle, des périodes de fragilité, de vulnérabilité peuvent devenir des facteurs de risque. La personne qui subit des violences conjugales n'est jamais responsable de la violence qu'elle subit. L'auteur des violences est le seul responsable de ses actes qui sont interdits et punis par la loi.



Les féminicides s'élevaient à 80 au 14 septembre 2021. 220 000 femmes en moyenne, déclarent avoir été victimes de violence intrafamiliales chaque année. Parmi celles-ci, seules 18% portent plainte.

Elles sont multiples et souvent se combinent, sans que l'une ne soit moins grave qu'une autre. Leurs manifestations sont les suivantes :

PHYSIQUES (bousculades, coups avec ou sans objet, strangulation, tentative de meurtre, mise à la porte, séquestration, utilisation d'armes, morsures, brûlure etc.)

VERBALES (cris, insultes, menaces, intimidations, dévalorisations etc.)

PSYCHOLOGIQUES (contrôle, critiques constantes, humiliations, dénigrement, interdiction de voir la famille et les amis, chantages affectifs, femmes s'estimant en danger de mort, abandon de la part du conjoint etc.)

SEXUELLES (viol, agressions sexuelles, prostitution forcée, partenaires imposés, pratiques imposées etc.)

ÉCONOMIQUES (contrôle des dépenses, privation d'argent, interdiction ou obligation de travailler, destruction d'objets etc.)

ADMINISTRATIVES (destruction ou confiscation de document, recel de documents administratifs et/ou courriers, refus de faire des démarches etc.)

CYBER-VIOLENCES (cyber-intimidation, cyber-harcèlement, logiciel de géolocalisation, logiciel espion, piratage, mots de passe changés, diffusion de photos ou vidéos intimes sans consentement ou d'informations privées etc.)

HARCÈLEMENT APRÈS SÉPARATION.

Propos recueillis par mail en oct./nov. 2021

Peux-tu te présenter ?

Je m'appelle Monia, je suis éducatrice spécialisée de formation, je travaille au sein de l'association Solidarité Femmes (S.F.) depuis 15 ans.

Ton métier, en quoi ça consiste ?

Mon travail consiste à accompagner les femmes victimes de violences conjugales en fonction de leurs besoins et demandes dans le cadre de nos missions et outils. Ainsi, je suis positionnée sur l'accompagnement des femmes hébergées au sein de notre centre d'hébergement, non hébergées et sur l'accueil téléphonique et sans rdv. J'interviens notamment sur des formations en direction des professionnels.les du secteur médico-social et des étudiants.tes en travail social. Plus généralement, je me représente comme accompagnante, ce terme est important pour moi car il clarifie la place de chacun.ues dans la relation d'aide : je me situe à côté des femmes à un moment donné dans leur parcours de vie, mon but étant de les aider à formuler leurs besoins et les accompagner à développer leurs compétences en les soutenant et étant à leur écoute.

Pourquoi as-tu choisit ce métier ?

Par conviction et militantisme.

Depuis combien de temps es-tu à S.F. ?

Depuis 15 ans.

C'est quoi une journée « type » ?

Le mot « type » est un peu décalé de ma réalité car chaque journée de travail est différente et riche émotionnellement. J'ai la chance d'exercer dans un domaine où la routine n'existe pas !

Ça représente quoi pour toi S.F. ?

Ah quelle question ! Ça représentait la liberté de penser, d'exercer son métier en adéquation avec une certaine éthique mais les contraintes imposées par nos financeurs mettent à mal le sens de notre travail et il faut lutter au quotidien pour maintenir cette éthique et nos valeurs.

Il t'apprend quoi ce métier ?

C'est compliqué d'y répondre synthétiquement mais de manière générale, cela me permet de prendre conscience de la réalité du vécu des femmes et des fonctionnements/dysfonctionnements institutionnels. Cela me permet de rencontrer d'autres professionnels d'autres structures. J'ai appris également à consolider mes valeurs et l'importance de lutter contre les violences faites aux femmes.

Monia

Est-ce que tu te sens en colère ?

Oui je suis en colère surtout quand j'entends des discours qui invalident ou remettent en cause le combat contre les violences faites aux femmes.

On parle de violences faites aux femmes, ça commence où la violence pour toi ?

La violence c'est porter atteinte à l'intégrité physique et émotionnelle de l'autre, c'est ne pas prendre en compte la singularité de chacun.e, de penser que l'autre nous appartient.

T'aurais envie de dire quoi aux femmes victimes? et aux autres ?

Qu'elles sont courageuses de dire STOP !

Et aux hommes ?

Que la vie serait plus simple s'ils ne répondaient pas aux injonctions véhiculées par les stéréotypes de genre. Non la violence ne résout rien ! Je les inciterais à demander de l'aide pour sortir de la spirale de la violence.

Qu'est-ce qu'il manque pour mieux faire ton travail ?

... c'est encore compliqué d'y répondre de manière synthétique ! Pour faire court c'est d'arrêter de raisonner en termes de coût financier car, dans le social, la question de réduction des coûts prend de l'ampleur et met à mal l'accompagnement. Plus largement c'est d'écouter les victimes, les soutenir et d'arrêter de justifier et banaliser la violence.

Comment tu fais pour couper après une journée de travail ?

Je vais sur VINTED ! Non plus sérieusement, je marche régulièrement surtout après une journée stressante. Je lis beaucoup également et surtout je me recentre sur mon cocon, mes enfants, mon compagnon, mes chats, ma famille et mes amis. Les moments d'échanges avec mes collègues m'aident énormément car je dois dire qu'on est une chouette équipe, et ça c'est une force.

Propos recueillis par mail en oct./nov. 2021**Peux-tu te présenter ?**

Je m'appelle Lyda, je suis assistante sociale de formation et j'occupe un poste de travailleuse sociale à l'association Solidarité Femmes (S.F.).

Ton métier, en quoi ça consiste ?

Mes missions principales sont l'accompagnement des femmes victimes de violences selon deux types d'accompagnements différents : l'accompagnement hors hébergement spécifique aux violences conjugales (écoute et soutien, orientation vers différents partenaires, conseils juridiques, aide au départ) et l'accompagnement en hébergement (pour les femmes hébergées au sein de notre CHRS) qui se traduit par un accompagnement global.

Pourquoi as-tu choisit ce métier ?

Je voulais un métier en rapport avec l'humain. J'avais commencé une école d'infirmière mais je me suis rapidement aperçu que le côté « soin technique » m'intéressait peu et que j'étais bien plus portée par le « prendre soin » au travers de l'échange, des mots... J'ai choisi cette « spécialisation » car les violences conjugales touchent à toutes les sphères de la vie : le logement, la parentalité, la précarité... Professionnellement, c'est très enrichissant. Humainement aussi, aucune rencontre ne se ressemble !

Depuis combien de temps es-tu à S.F. ?

J'y suis depuis le mois de juillet, soit 4 mois. Mais j'y ai également effectué mon stage de dernière année d'étude, (8 mois) juste avant d'y être embauchée.

C'est quoi une journée « type » ?

Ça peut vraiment différer selon si je suis d'accueil de jour (permanence sans rdv), si nous avons des réunions d'équipe, activités à l'extérieur... En général j'ai des rdv (là aussi ça peut varier de 0 à 4 rdv dans la journée) avec des femmes que je rencontre ou que j'accompagne, je fais mon travail administratif entre mes rdv, j'échange avec mes collègues sur des situations, je téléphone à des personnes accompagnées ou des partenaires, etc.

Ça représente quoi pour toi S.F. ?

Un endroit où chaque femme peut venir pour échanger sans que ça l'engage à quelque chose derrière, où elle peut venir échanger sans être jugée, sans qu'il y ait un but précis, parfois juste pour « déverser », être entendue, écouter. Ça représente également une association avec une forte histoire de militantisme féministe, c'est ce qui m'a donné envie d'y travailler.

Il t'apprend quoi ce métier ?

Là aussi, ça dépend des jours. À me remettre en question, à prendre du recul. Parfois il m'apprend la patience, la communication. La richesse de la diversité.

Est-ce que tu te sens en colère ?

Je peux avoir un sentiment d'injustice ou d'impuissance face à certaines situations. Surtout l'injustice, car ces femmes qui sont victimes se retrouvent souvent doublement victimes (devoir quitter le logement, fuir, se cacher, être mal vues par la société, risquer des problèmes avec la justice si elles fuient avec leurs enfants, avoir leur parole remise en doute...) De la colère, j'en ressens mais je tente de ne pas me laisser submerger afin de continuer à accompagner.

On parle de violences faites aux femmes, ça commence où la violence pour toi ?

La violence commence à partir du moment où on impose quelque chose à une personne, à partir du moment où on lui fait subir des pressions, où sa parole n'est pas écoutée, pas respectée.

T'aurais envie de dire quoi aux femmes victimes? et aux autres ?

Que le premier pas pour se reconstruire et avancer, c'est d'en parler. Que ce n'est pas à elles d'avoir honte. Qu'un avenir meilleur existe, qu'elles ont toutes les capacités pour s'en sortir.

Et aux hommes ?

Si on parle des hommes victimes, exactement la même chose que pour les femmes.

Qu'est-ce qu'il manque pour mieux faire ton travail ?

Pour moi, la violence existe chez certains hommes, et elle existera toujours. Par contre pour la réduire, il faut tout d'abord plus de moyens (financiers) pour les associations, que les victimes soient plus entendues, qu'on écoute leurs besoins. Et aussi la prévention des comportements sexistes et la déconstruction des stéréotypes de genres, dès le plus jeune âge. Idem pour l'apprentissage du consentement, etc. Je pense que ça devrait être encore plus développé, dans les collèges, lycées...

Comment tu fais pour couper après une journée de travail ?

Il faut réussir à se dire « là je sors de mon travail, je coupe ». En général j'y arrive plutôt bien, mais je suis humaine donc des fois c'est plus dur. Ce qui m'aide beaucoup c'est le sport. Une vraie délimitation, entre ma vie professionnelle et ma vie personnelle.

Aurore

Peux-tu te présenter ?

Je suis éducatrice avec un rôle un peu particulier car j'ai un peu deux casquettes...

Ton métier, en quoi ça consiste ?

Je suis à l'accueil sur les soirées, de 17h30 à minuit et réponds aux demandes des résidentes, je réponds aux appels du 115. Je participe à des réunions d'équipe jour, mène des actions collectives sur les logements.

Depuis combien de temps es-tu au Roseau ?

Depuis un peu plus de 3 ans.

C'est quoi une journée « type » ?

Arrivée à 17h30, je fais le relais avec l'équipe jour ! je suis en poste au 115 et vérifie les places d'hébergement d'urgence disponibles dans le Département, pour les femmes victimes de violences mais aussi des personnes à la rue ou en demande d'asile. Entre les appels je prends du temps avec les dames et discute, on fume une clope et on prend le thé...

Ça représente quoi pour toi Le Roseau ?

Un lieu qui permet d'accueillir un public de femmes principalement, un lieu de vie où il s'y passe plein de choses (enfants, collègues, stagiaires, service civique...) et c'est aussi un lieu sécurisant. Un moyen d'assurer leurs besoins de base (banque alimentaire, vêtement, un toit...) Pour moi c'est aussi un lieu où les informations sont regroupées et où il est possible de faire remonter des manques dans les accueils de personnes en détresse.

Il t'apprend quoi ce métier ?

Plein de choses, qui sont difficiles à traduire ici. Un grand partage de culture, des petits plats succulents. Elles m'apprennent à relativiser, à être forte... J'ai beaucoup de considération et d'admiration pour elles.

Est-ce que tu te sens en colère ?

Ça peut m'arriver, mais c'est plus lié aux manquements institutionnels ou au temps qui manque pour mieux travailler. Pour la partie 115, on est pas toujours d'accord avec les politiques qui sont liées à l'hébergement d'urgence mais qu'on doit appliquer dans notre travail

On parle de violences faites aux femmes, ça commence où la violence pour toi ?

Ça commence souvent par des paroles, des petites choses qui s'accumulent et ne laissent place qu'à une autre forme de violence plus forte.

T'aurais envie de dire quoi aux femmes victimes? et aux autres ?

Qu'elles sont fortes ! Et pour les autres, qu'elles dénoncent ce qu'elles vivent, et s'informent entre elles.

Et aux hommes ?

... je ne sais pas trop, peut-être aux parents, d'éduquer leur enfants avec du respect pour les autres, et envers les femmes.

Qu'est-ce qu'il manque pour mieux faire ton travail ?

Il manque encore pas mal d'informations autour de la violence, et de comment la dénoncer même s'il y a des avancées (des gendarmes formés à recueillir la parole).

Il manque aussi des structures d'accueil et des espaces de parole (à l'école avec les enfants, nos lieux de travail, les pharmacies...)

Comment tu fais pour couper après une journée de travail ?

J'arrive assez bien à le faire, je mets de la musique à fond dans la voiture quand je rentre chez moi j'ai une vie sociale bien remplie. Je fais beaucoup d'activités bénévoles culturelles ou musicales... Je suis bien entourée ! et surtout couper son téléphone, ses mails, séparer le temps de travail et le reste.

Sandra

Peux-tu te présenter ?

Je suis Sandra, éducatrice spécialisée de formation, j'ai fait mon école à Strasbourg puis j'ai travaillé à Paris.

Ton métier, en quoi ça consiste ?

Mon métier me permet de travailler avec tous types de publics spécialisés. Que ce soit dans le handicap, la protection de l'enfance, le public de rue...

Pourquoi as-tu choisit ce métier ?

Choisir son métier c'est aussi une forme d'engagement idéologique. J'avais envie d'agir. On ne peut pas tout changer mais au moins pour quelques personnes tu peux apporter quelque chose.

Depuis combien de temps es-tu au Roseau ?

Depuis un peu plus d'un mois.

C'est quoi une journée « type » ?

Y'a pas de journée ordinaire. Ça s'articule autour de réunions d'équipe, d'ateliers, de permanences et de temps de rdv avec les dames, des accueils, des déménagements...

Ça représente quoi pour toi Le Roseau ?

C'est un espace de vie, un cadre, une bulle. Un temps pour elles, pour se reconstruire.

Il t'apprend quoi ce métier ?

On dit toujours que le métier qu'on fait est super dur, mais c'est pas pour nous que c'est le plus dur, ce sont les personnes qu'on accompagne, qui sont bien plus fortes que la plupart des gens. Ça fait relativiser. Ça met en colère

Est-ce que tu te sens en colère ?

Je suis en colère face à toutes ces inégalités, on peut se sentir impuissante, frustrée. Tu rattrapes les pots cassés.

On parle de violences faites aux femmes, ça commence où la violence pour toi ?

La violence conjugale n'est pas forcément physique. Elle peut être psychologique, financière, c'est un ascendant de l'homme sur la femme. Il y a des formes traumatisantes, mais la violence est partout, elle est inculquée, on vit dans un monde patriarcal et le déséquilibre est là, tout le temps.

T'aurais envie de dire quoi aux femmes victimes? et aux autres ?

J'ai envie de dire à toutes les femmes que malheureusement il faut rester sur ses gardes. Et que les femmes qui sont ici ne sont pas responsables.

Et aux hommes ?

Que la virilité et l'abus de pouvoir ce n'est pas la définition de l'homme. Qu'ils peuvent être sensibles contrairement au rôle qu'on leur donne.

Qu'est-ce qu'il manque pour mieux faire ton travail ?

Il faut davantage de pédagogie autour de ce fait, que ça soit moins stigmatisant. C'est une question d'éducation et de modèle de société à changer.

Comment tu fais pour couper après une journée de travail ?

Il faut trouver des moyens pour décompresser... Rien de facile mais ça s'apprend.

Propos recueillis oralement en oct./nov. 2021

Adeline

Peux-tu te présenter ?

Je m'appelle Adeline, j'ai 35 ans et je suis éducatrice spécialisée (de jeunes enfants).

Ton métier, en quoi ça consiste ?

Après avoir travaillé en IME avec des enfants déficients j'avais envie d'ouvrir une crèche, un lieu d'accueil pour des enfants en situation de handicap... J'ai senti par la suite que j'avais envie de travailler avec les femmes et les enfants, et ce poste me le permet désormais.

Je fais partie du dispositif « mise à l'abri » qui concerne des femmes enceintes et/ou avec enfants.

Pourquoi as-tu choisis ce métier ?

Je voulais aider les personnes en difficultés, mon père est soignant et ma mère assistante maternelle, ils m'ont transmis les valeurs de l'entraide. J'avais envie d'être utile dans la société.

Depuis combien de temps es-tu au Roseau ?

Depuis septembre 2019.

C'est quoi une journée « type » ?

Y'a pas de journée ordinaire. On prévoit des choses dans notre organisation de la journée mais l'urgence vient souvent bousculer tout ça. Concrètement ça peut être : un enfant malade qu'il faut chercher à l'école, un conjoint qui vient ici... Je reste disponible pour rencontrer les dames, les aider dans leurs démarches, je me laisse du temps pour elles sans tout programmer.

Ça représente quoi pour toi Le Roseau ?

Pour moi, c'est un espace de seconde chance pour les femmes, un espace où elles se sentent en sécurité, pour se reconstruire et trouver leur autonomie.

Il t'apprend quoi ce métier ?

C'est un métier qui est très riche, j'aime énormément ce que je fais. Je me remets en question souvent sur l'accompagnement que je propose aux résidentes. Même si elles arrivent toutes pour la même raison, chaque personne et chaque situation demande une attention particulière et appropriée.

Est-ce que tu te sens en colère ?

Je ne me sens pas en colère, mais certaines situations me mettent en colère. Notamment quand les femmes que j'accompagne me disent que ce qu'elles ont vécu, « ce n'est pas grave », en minimisant les faits... Quand je vois qu'elles manquent d'estime d'elles-mêmes.

On parle de violences faites aux femmes, ça commence où la violence pour toi ?

Ça commence quand il y a de l'irrespect. Pour moi la violence conjugale ce n'est pas que les coups, il y a les mots, l'attitude... Pour moi quand il y a dévalorisation ou manque de soutien, c'est déjà une forme de violence.

T'aurais envie de dire quoi aux femmes victimes? et aux autres ?

Que les femmes sont fortes. Qu'elles ne se laissent pas piétiner, et qu'elles aient confiance en elles, qu'elles s'écoutent et trouvent les professionnelles pour les accompagner. Que ce n'est pas une honte à porter les violences qu'elles subissent.

Et aux hommes ?

Chaque parent a une part de responsabilité dans l'éducation qu'il donne à leur enfant garçon. Je suis parfois en colère contre eux (les hommes violents), ce qu'ils font c'est grave, et qu'il n'y a pas de solution dans la violence.

Et pour les autres, j'aimerais qu'ils participent à des formations pour expliquer pourquoi eux ne sont pas violents (un peu comme de la pair-aidance).

Qu'est-ce qu'il manque pour mieux faire ton travail ?

Il manque un vrai accompagnement dédié aux enfants.

Comment tu fais pour couper après une journée de travail ?

J'arrive à ne pas être trop impactée, même si parfois j'y pense, surtout quand les situations sont complexes.

Propos recueillis oralement en oct./nov. 2021

Peux-tu te présenter ?

Je m'appelle Hafida, j'ai 46 ans, originaire de Loire-Atlantique. Après de l'animation socio-culturelle en éducation populaire dans les quartiers pendant 15 ans, j'ai fait un CAP esthétique afin de relier les ateliers et un savoir-faire. Beaucoup de projets sont nés avec la Fédération des Maisons de Quartier, dont la « Tente beauté mobile ». Puis une formation en socio-esthétique avec ensuite un travail avec le public sans domicile fixe (avec le SAMU social à Paris). Arrivée à Besançon j'ai été bénévole à la Maison Abbé Pierre aussi appelée l'abri de nuit des Glacis (structure gérée par le CCAS), et me suis formée en éducation spécialisée. J'ai découvert le Roseau à travers des stages pendant ma formation.

Ton métier, en quoi ça consiste ?

Mon métier c'est de prendre soin des personnes, pour qu'elles prennent ensuite soin d'elles. Accueillir les personnes vulnérables ; abimées par un parcours de vie ou ayant été maltraitées physiquement ou psychologiquement. Proposer un accompagnement individuel ou en groupe dans un cadre contenant et sécurisant et dans la bonne humeur. Ambiancer le lieu d'intervention afin de le rendre chaleureux, mettre de la couleur, de la musique, des fleurs (je tiens d'ailleurs à remercier le fleuriste «Petite fleur» à Besançon ; qui nous a immédiatement soutenu en nous offrant des fleurs pour décorer la Maison Abbé Pierre),

Pourquoi as-tu choisit ce métier ?

J'ai choisi ce métier car j'ai besoin de mettre du sens dans ce que j'entreprends, de me sentir utile ; que ce soit lorsque j'étais animatrice dans les quartiers ou aujourd'hui dans l'éducation spécialisée et la socio-esthétique.

Depuis combien de temps es-tu au Roseau ?

J'ai fait un de mes stages de formation ici, et ai fait quelques remplacements, j'interviens désormais régulièrement avec des ateliers de socio-esthétique en lien avec l'accompagnement social des bénéficiaires et depuis peu lors d'ateliers cuisine « anti-gaspi ».

C'est quoi une journée « type » ?

Je n'ai pas vraiment de journées types ;) J'interviens avec une socio-coiffeuse et d'autres bénévoles dans les structures du champ médico-social qui font appel au service de la Tente beauté mobile.

Au Roseau, mon quotidien c'est d'accueillir les dames comme elles sont, de m'adapter à leurs états émotionnels de l'instant, et ensuite de m'occuper d'elle... avec douceur.

Hafida

Ça représente quel pour toi le Roseau ?

Ça représente un lieu qui m'a accueillie chaleureusement, que ce soit avec l'équipe médico-sociale ou avec les bénéficiaires : j'y ai créé du lien... une bulle de confiance.

Il t'apprend quoi ce métier ?

Ce métier m'a appris à être douce, alors que j'étais de nature bagarreuse étant plus jeune. J'espère transmettre de la douceur, du repos, de la tendresse dans mon métier.

Est-ce que tu te sens en colère ?

Non, quelquefois je me sens triste, je peux avoir envie de pleurer lorsque je suis face à des situations douloureuses mais je ne veux pas être dans la victimisation, après le besoin de déposer son fardeau ; il est bon de penser enfin à soi ; que les femmes pensent à elles et soient libres.

On parle de violences faites aux femmes, ça commence où la violence pour toi ?

Ça commence quand on te blesse (que ce soit psychologique ou physique), quand ça t'empêche de dormir, quand y'a de la peur...

T'aurais envie de dire quoi aux femmes victimes ? et aux autres ?

Même si t'es une victime, n'en sois pas une. Essaie d'agir, de trouver de l'aide, de te protéger. De t'aimer, d'être égoïste dans le sens où il faut penser à soi !

Et aux hommes ?

La même chose, ils sont nos égaux ; ni nos ennemis, ni moins sensibles aux blessures. Et puis si on part du postulat que la peau n'a pas de sexe alors on propose l'inconditionnalité pour tous.

Qu'est-ce qu'il manque pour mieux faire ton travail ?

Il me manque un local (lol). Non plus sérieusement, il ne me manque rien, juste continuer à faire ce que j'aime et à transmettre ce que je sais faire.

Comment tu fais pour couper après une journée de travail ?

J'essaye d'équilibrer mon travail et ma vie sociale et je marche beaucoup, en forêt notamment pour me reconnecter. Et je dissocie le travail et ma vie, et puis j'ai deux téléphones pour bien séparer !

R E M E R C I E M E N T S

Ce recueil de témoignages accompagne la création d'une œuvre éphémère pour la journée internationale de lutte contre les violences faites aux femmes. Cette œuvre, peinte sur la pharmacie de la Maison Victor Hugo, est visible du 20 novembre 2021 au 24 janvier 2022. La Direction Patrimoine Historique tient à remercier chaleureusement les deux associations sans lesquelles ce projet n'aurait pas pu être mené à bien.

Et plus particulièrement, pour leur accueil, pour leur temps, la qualité des échanges et leur implication dans le projet :

Chez Solidarité Femmes : Chloé Bontemps, Monia, Lyda

à l'Association Le Roseau : Angélique Jeanrot, Jeanna, Sandra, Hafida, Adeline, Aurore.

Et bien sûr, toutes les femmes présentes dans les structures.

Création graphique et artistique :

Caroline Pageaud

VILLE DE BESANÇON

Anne Vignot

Maire de Besançon, présidente de Grand Besançon Métropole

Aline Chassagne

Adjointe à la maire en charge de la culture, du patrimoine historique, des musées et des équipements culturels

Marie-Laure Bassi

Directrice du Patrimoine Historique

Coordination : Lisa Mucciarelli

Responsable du service médiation

DIRECTION PATRIMOINE HISTORIQUE

La Direction Patrimoine Historique de la Ville de Besançon accueille le service commun d'archéologie préventive, les maisons d'écrivains et le service médiation. Depuis 2014, elle mène d'importantes opérations de recherche, de promotion et de valorisation du patrimoine bisontin.

MAISON NATALE DE VICTOR HUGO

Le 26 février 1802, la maison du 140 Grande Rue à Besançon a vu naître un écrivain mondialement célèbre, Victor Hugo. Ouverte au public depuis 2013, la maison natale présente les combats de l'écrivain engagé pour la liberté, les droits et la dignité humaine, dans une scénographie contemporaine qui laisse également place à l'actualité de ces combats aujourd'hui.

NI COURTISANES, NI MÉNAGÈRES

VICTOR HUGO ET LES DROITS DES FEMMES

Exposition du 22 septembre 2021 au 24 janvier 2022

Tarif d'entrée de la Maison Victor Hugo

CONTACTS ET NUMÉROS D'URGENCE

NUMÉRO D'ÉCOUTE NATIONAL

3919

(7 jours sur 7 / anonyme et gratuit)

En cas de danger

contactez la police ou la gendarmerie

en composant le :

17

ou le

114

(numéro d'urgence par sms)

ASSOCIATION SOLIDARITÉ FEMMES 25

15 rue des Roses – 25000 Besançon

03 81 81 03 90

www.solidaritefemmes25.org

LE ROSEAU

41 Chem. des Torcols – 25000 Besançon

03 81 50 31 30

www.addsea.net